Document generated on 05/09/2025 8:21 a.m.

Horizons philosophiques

Qu’est-ce que la démocratie?

Francis Dupuis-Déri

Volume 5, Number 1, Fall 1994

Esthétiques et sociétés

URI: https://id.erudit.org/iderudit/800967ar
DOI: https://doi.org/10.7202/800967ar

See table of contents

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)
1920-2954 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dupuis-Déri, F. (1994). Qu’est-ce que la démocratie? *Horizons philosophiques*, *5*(1), 84–95. https://doi.org/10.7202/800967ar

Tous droits réservés © Collège Édouard-Montpetit, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

QU'EST CE QUE LA DÉMOCRATIE?

La philosophie peut-elle laisser aux politiciens la liberté de clarifier le concept de «démocratie»? **Le** politique, on le sait, «est le champ des rapports de force» et «des antagonismes d'intérêts»[1]. Si le politique est un monde de tensions réelles, **la** politique est souvent un monde où prime la parole. L'utilisation de la «langue de bois» n'est pas l'apanage des régimes totalitaires. Les politiciens martèlent continuellement la population de concepts tels que le «choix de la majorité», l'«intérêt national»... Les porte-parole de la démocratie veulent faire croire que le peuple gouverne. L'utilisation même du mot «démocratie» n'est pas neutre et fait partie de la démagogie qui caractérise la «langue de bois».

Qu'est-ce que la démocratie? L'esprit humain qui a inventé le mot «démocratie» avait à l'esprit une idée très précise qu'il importe de retrouver car elle participe à l'histoire de la pensée politique et surtout au possible politique. La démocratie est seule aujourd'hui à détenir une légitimité politique. L'écroulement du bloc de l'Est semble avoir concrétisé l'échec du socialisme et l'intégrisme musulman reste encore marginalisé malgré quelques gains importants. C'est ainsi que des États-Unis Francis Fukuyama annonce que «la démocratie libérale pourrait bien constituer le "point final de l'évolution idéologique de l'humanité" (...) donc être en tant que telle "la fin de l'Histoire"[2]». Les révolutionnaires se sont eux-aussi raliés à l'idéal démocratique. Un porte-parole de l'Armée zapatiste de libération nationale au Mexique précisa en janvier 1994 : «Notre organisation n'est pas socialiste (...) nous voulons la démocratie[3]».

1. Philippe Braud, *Le suffrage universel contre la démocratie*, Paris, Presses universitaires de France, 1980, p. 19.
2. Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme,* Paris, Flammarion, 1992, p. 11. Voir aussi Jean-François Revel, *Le regain démocratique,* Paris, Fayard (coll. : Pluriel), 1992, 522 p.
3. *Le Devoir*, 18 janvier 1994.

Le philosophe ouvert sur la vie de la Cité doit questionner le concept même de démocratie pour savoir si celui-ci inspire bel et bien le fonctionnement des institutions, si **la** politique et **le** politique sont tous deux démocratiques, ou si **la** politique ne fait que dissimuler **un** politique oligarchique sous un verni démocratique. Il faut, comme le disait Nietzsche : «questionner à coup de marteau, et, qui sait, percevoir pour toute réponse ce fameux "son creux" qui indique des entrailles pleines de vents[4]».

L'essence d'un régime politique se trouve dans l'organisation de la répartition du pouvoir. Si **le** politique est un lieu où s'affrontent des forces (économiques, sociales, religieuses, etc.) qui cherchent par une lutte sourde à imposer leur pouvoir, **la** politique est un lieu où les conflits sont médiatisés et régis par des règles[5]. La lutte politique s'apparente ainsi à un jeu où différents participants essaient de s'emparer du pouvoir politique (le pouvoir économique, social, religieux, etc., pouvant lui échapper indéfiniment). En fait, l'élément de jeu renvoie (...) à une activité organisée. Il prend la forme d'une convention permettant cette même activité. La règle du jeu correspond à un aménagement rationnel de rapports sociaux (...) elle couvre l'ensemble des règles impératives qui régissent le commandement[6].

Ainsi, les règles de la démocratie ne permettent pas à un seul homme de détenir le pouvoir puisqu'une telle règle est le propre des régimes tyranniques. Les démocraties «populaires» ou «islamiques» souffrent que «l'épithète censée qualifier le

4. Friedrich Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, Paris, Gallimard (coll. : Folio essais n°88), 1974, p. 9.
5. Thierry Hentsch écrit que «**Le** politique, même s'il est difficile à trouver, ne se confond pas totalement avec **la** politique, c'est-à-dire avec la lutte pour le pouvoir», dans Thierry Hentsch, *Introduction aux fondements du politique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1993, p. X.
6. André-J. Bélanger, «La démocratie libérale comme règle du jeu», dans Gérard Boismenu, Pierre Hamel, Georges Labica (dir.), *Les formes modernes de la démocratie*, Montréal, L'Harmattan/Presses de l'Université de Montréal (coll. : Tendances actuelles), 1992, p. 18. Guy Hermet dit qu'une démocratie procédurale «se caractérise (...) comme un ensemble d'institutions et, plus encore, comme une sorte de règle du jeu politique», dans Guy Hermet, *Culture et démocratie*, Paris, Albin Michel/UNESCO, 1993, p. 23.

nom le prive en fait de son contenu»[7], puisque le communisme et l'intégrisme musulman pratiquent une gestion du pouvoir incompatible avec la démocratie. Et s'il en était de même de la «démocratie représentative»? Il faut pour répondre à cette question chercher une «idée pure» de la démocratie, au sens platonicien du terme. Nous pourrons alors savoir si la démocratie directe athénienne, la démocratie consensuelle amérindienne ou la démocratie représentative contemporaine sont régies par des règles qui leur permettent de s'approcher suffisamment de l'«idée pure» de démocratie pour pouvoir légitimement revendiquer l'appellation de «démocratie».

Les Grecs d'Athènes furent les premiers à expérimenter la démocratie. Pourtant, ils ne prirent pas le temps de la théoriser [8]. C'est dans les *Suppliantes* d'Eschyle, écrites environ[9] en 490 av. J. C., que les mots *démos* et *kratos* (ici en fait le participe, *kratousa*) se trouvent pour la première fois côte à côte[10]. Martin Heidegger a bien montré comment l'étymologie nous permet de découvrir ce que recèlent les mots. Ceux-ci nous parlent si nous savons les écouter et les mots aux racines grecques nous parlent grec. Heidegger précise :

7. Krzysztof Pomian, «L'État et la démocratie», dans COLLECTIF, *L'Interrogation démocratique*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1987, p. 69.
8. Notons ici deux éléments : 1-Nous serons conscients, tout au long de cet essai, que la démocratie athénienne reposait sur l'asservissement de centaines de milliers d'esclaves et de femmes. Cette vérité mérite plus qu'une note infrapaginale et nous y reviendrons un peu plus loin; 2-Il est ironique de constater que les écrits grecs portant sur la démocratie et qui parvinrent jusqu'à nous sont le fruit des ennemis de la démocratie. Platon et Aristote quant à eux méprisaient la pratique démocratique.
9. Toutes les tentatives pour dater avec exactitude cette pièce se sont révélées vaines. On sait que c'est lors de la soixante-dix-septième Olympiade (499-496 av. J.C.) qu'Eschyle participa pour la première fois à une compétition avec une de ses tragédies et qu'il remporta sa première victoire théatrale en 484, mais dans chacun de ces deux cas, on ne sait quelle est la pièce qu'il présenta (Victor Ehrenberg, «Origins of Democracy», *Historia*, band 1, 1950, p. 517.). Émile Chambry qui présente l'édition du théâtre complet d'Eschyle chez GF-Flammarion précise que l'«on s'accorde aujourd'hui à reconnaître dans *Les suppliantes* la plus ancienne pièce d'Eschyle. La simplicité de l'action, la prédominance du chœur, qui joue le principal rôle, et l'étendue de la partie lyrique prouvent que la tragédie, sortie du dithyrambe, en était encore à son berceau» dans Eschyle, *Théâtre complet*, Paris, GF-Flammarion, 1964, p. 14. Il ne s'agit là, malheureusement, que d'une hypothèse.
10. Eschyle, *Ibid.*, p. 30. Souligné par nous.

> Lorsque nous écoutons un mot grec avec une oreille grecque, nous sommes dociles à son *legein* (son «parler»), sa présentation immédiate de ce qu'il dit. (...) De par le mot entendu d'une oreille grecque, nous sommes directement en présence de la chose elle-même, et non pas d'abord en présence d'un simple signe verbal[11].

Nietzsche affirme au contraire qu'il ne faut pas rester prisonnier des mots anciens. «Les mots nous barrent la route», dit-il[12]. Mais fidèle à sa réputation de philosophe contradictoire, il affirme également que la philologie nous révèle d'autres possibilités de vie. Un retour aux Anciens nous offre l'opportunité d'imaginer d'autres façons de vivre **la** et **le** politique. D'où l'importance de se plonger dans la conception première de la démocratie pour en retrouver l'essence.

Le mot «démocratie» n'est pas le résultat d'une construction innocente. Ce fut, en son temps, un néologisme, et les deux parties *démos* et *kratos* qui constituent maintenant le tout n'ont pas été choisies par hasard[13]. L'importance de l'origine du mot «démocratie» est d'autant plus grande que son adoption n'est pas un fait uniquement français. L'anglais, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, le russe et même l'arabe *dimucrati* se sont également servis du grec pour créer un mot désignant le régime démocratique[14]. Plusieurs langues africaines ont

11. Cité par Georges Steiner, *Martin Heidegger*, Paris, Champs/Flammarion, 1981, p. 41. Heidegger écrit ailleurs que «le langage est la maison de l'Etre (*Sein*). Dans son abri, habite l'homme. Les penseurs et les poètes sont ceux qui veillent sur cet abri», dans Martin Heidegger, *Lettres sur l'humanisme*, Paris, Aubier, 1964, p. 27.
12. Friedrich Nietzsche, *Aurore*, Paris, Gallimard (coll. : Folio essais n°119), 1980, p. 48. Voir aussi Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain T. I*, Paris, Gallimard, (coll. : Folio essais n°77), 1988, p. 37-38.
13. Notons ici que d'autres mots tel que *isonomia, isegoria* et *isomoiria* furent également utilisés par les Grecs pour représenter avec quelques variables le concept de *demokratia*. Voir sur cette question Philip Resnick, «*Isonomia, Isegoria, Isomoiria* and Democracy at the Global Level», *Praxis International*, 12 : 1, avril 1992, pp. 35-49 et Philip Resnick, *The Masks of Proteus : Critical Reflections on the Canadian and Modern State,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989, chapitre 1.
14. Bernard Lewis, *Le retour de l'Islam,* Paris, Gallimard (coll. folio histoire n°54), 1985, pp. 497-500. Voir aussi Charles Issawi, «European Loan-Words in Contemporary Arabic Writing : A Case Study in Modernization», *Middle Eastern Studies*, 3, 1967, p. 110-133.

également créé un mot à partir du grec. En kinyarwanda (langue du Rwanda), c'est *demokarasi*, *demokrasi* au Kenya et en fon (langue parlée au Bénin), c'est *democrasi*, que l'on retrouve tel quel au Togo.

Bien sûr, une utilisation dogmatique de l'étymologie pourrait nous faire oublier que les mots évoluent et que leur signification change, mais un survol des définitions plus modernes du mot «démocratie» révèle que les penseurs politiques sont restés très attachés à la signification originelle du mot. Ainsi, Spinoza, dans son *Traité théologico-politique*, est le premier à formuler une théorie moderne de la démocratie et sa définition du concept de démocratie se rapproche de celle qu'en donnaient les Anciens[15]. On retrouve également le mot à la fin du XVIIe siècle avec une définition presque inchangée dans le dictionnaire de l'Académie. Pour Montesquieu, «lorsque dans la république, le peuple en corps a la souveraine puissance, c'est une *démocratie*[16]».

De l'autre côté de l'Atlantique, James Wilson définit la démocratie en des termes très près de sa définition classique : «je veux dire par démocratie (...) ce gouvernement au sein duquel le peuple conserve le pouvoir suprême[18]». La perception américaine du concept de démocratie a surtout été influencée par les acteurs politiques plutôt que par les réflexions de philosophes politiques. L'usage du mot *democracy* s'est popularisé suite à la fameuse définition qu'en a donné le président Lincoln : «le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple». Un autre président, Woodrow Wilson, assurera

15. Spinoza, *Traité Théologico-politique,* Paris, GF-Flammarion, 1965, p. 266 mais aussi tout le chapitre XVI.
16. Montesquieu, *L'Esprit des lois,* II, chap. II, Paris, Larousse (coll. : Classiques), 1971, p. 58. Tocqueville pour sa part hésita longtemps entre une définition sociale et une définition politique de la démocratie. La définition sociale concerne *le* politique alors que nous nous attardons ici à *la* politique. Voir au sujet des définitions de Tocqueville Pierre Manent, *Tocqueville et la nature de la démocratie*, Paris, Fayard (coll. : L'esprit de la cité), 1993, pp. 13-28. Pour une approche plus sociale de la notion de démocratie, voir, parmi d'autres, Touraine, Taylors et Habermas.
17. Anthony H. Birch, *The Concepts and Theories of Modern Democracy,* New York, Routledge, 1993, p. 49. (il cite Padover, S. K., *The Meaning of democracy*, New york, Praeger, 1963, p. 19 et traduit par nous.)

le succès du mot en présentant la Première Guerre mondiale comme une lutte pour la démocratie. La Deuxième Guerre mondiale puis la chute du mur de Berlin seront interprétées à leur tour comme de grandes victoires de la démocratie contre ses pires ennemis — le fascisme et le communisme — et contribueront par le fait même à valoriser l'image du concept de démocratie.

Les politologues contemporains n'ont pas coupé les liens entre le concept et son étymologie. Anthony H. Birch affirme d'entrée de jeu que «le mot "démocratie" *vient du Grec* et signifie littéralement le gouvernement par le peuple[18]». Pour l'Italien Norberto Bobbio, «en somme, la démocratie, *comme nous le dit l'étymologie*, est le gouvernement par le peuple, en opposition au gouvernement par un seul individu ou quelques-uns[18]». Au Canada, André Bernard écrit que «la démocratie elle-même (...) est, selon l'expression consacrée, le gouvernement "par le peuple et pour le peuple"[20]». Edouard Cloutier est plus précis lorsqu'il écrit que «trois expressions courantes définissent globalement la démocratie politique : gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple[21]». Le Français Georges Burdeau, auteur de *La Démocratie*, retient la «définition la plus simple et également la plus valable, à savoir : le gouvernement du peuple par le peuple[22]».

Pourtant, Anthony Birch affirme qu'exception faite des référendums, «c'est seulement une petite minorité d'individus

18. *Ibid.*, p. 45. (Traduit et souligné par nous.)
19. Norberto Bobbio, *Liberalism & Democracy*, New York, Verso, 1990, p. 25. (Traduit et souligné par nous.)
20. André Bernard, *La Politique au Canada et au Québec*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, p. 166.
21. Edouard Cloutier, «Représentation politique et représentation statistiqque du peuple», dans *Politique*, n° 9, hiver 86, p. 40.
22. Georges Burdeau, *La démocratie*, Paris, Éd. du Seuil (coll. : Points politique # 1), 1956, p. 15. Le spécialiste américain de la théorie de la démocratie, Robert A. Dahl, retient lui aussi l'idée de «gouvernement par le peuple» bien qu'il souligne qu'une telle définition soulève d'elle-même quelques problèmes : qui est le peuple et qu'entend-t-on par «gouverner»? Voir Robert A. Dahl, *Democracy and Its Critics*, États-Unis, Yale University Press, 1989, p. 3.

qui peut gouverner dans les sociétés modernes et populeuses[23]». On ne peut pourtant pas l'accuser d'être un critique irrévérencieux de la démocratie contemporaine puisqu'il avoue lui-même : «Je crois que la démocratie représentative est le meilleur type de gouvernement jamais imaginé[24]». Nous sommes bel et bien devant un dilemme. Bien sûr, de nombreux auteurs ont dénoncé ce qu'il est convenu d'appeler la «démocratie formelle». Les marxistes[25] et d'autres se sont attaqués à des aspects précis de la démocratie tels que les élections ou le processus de prise de décisions[26]. Ces auteurs ont souligné le rôle limité des citoyens (décider qui va décider à leur place...) et ils ont mis en lumière le fait que ceux qui participent au processus de prise de décision ne sont, en dernière instance, qu'un petit groupe. Cette structure se rapproche plus du concept d'oligarchie que de celui de démocratie.

Nous pensons qu'à côté d'une démocratie formelle telle que pratiquée aujourd'hui, il existe la possibilité d'établir une démocratie réelle et il nous faut, pour en trouver la recette, remonter aux pratiques de la Grèce antique. Nous ne prétendons pas pour autant qu'Athènes était un paradis politique. Il ne faudra jamais oublier que les citoyens grecs pratiquaient l'esclavagisme à grande échelle et que les femmes étaient privées de tout droit politique. Mais l'élite sut développer — pour elle-même — un système de démocratie directe qui influença l'histoire de la pensée politique.

23. Anthony H. Birch, *The Concepts...*, p. 48.
24. *Ibid.*, p. 10. (Traduit par nous.)
25. Pierre Birnbaum, *Dimensions du pouvoir*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 95-121.
26. Citons à titre d'exemples Robert Michels, *Les partis politiques : essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, Paris, Flammarion (coll. : champs n°64), 1971, 309 p. Moisei Ostrogorski, *La démocratie et les partis politiques*, Paris, du Seuil (coll. : Points politique n°100), 1979, 306 p. Crawford B. Macpherson, *Principes et limites de la démocratie libérale*, Montréal, La Découverte/Boréal, 1985, 176 p. Philippe Braud, *Le suffrage...*, 246 p. Daniel Hellinger & Dennis R. Judd, *The Democratic Facade*, Californie, Brooks/Cole Publishing Company, 1991, 262 p.

Les Amérindiens, certains peuples africains, les Vikings, les anarchistes, les Niveleurs en Grande-Bretagne, développèrent eux-aussi un système de démocratie consensuelle qui aurait pu influencer largement le monde de la pensée politique mais c'est l'exemple grecs, pour de multiples raisons, qui est le mieux documenté et qui exerce le plus d'influence aujourd'hui encore. Nous devons donc nous tourner vers la Grèce antique si nous voulons retrouver l'essence du concept de démocratie. Sartori élude le problème en affirmant que «L'homme moderne veut une autre sorte de démocratie, c'est-à-dire que son *idéal de la démocratie* n'est plus du tout le même que celui des Grecs[27]». En fait, Sartori a peur d'appeler un chat un chat et d'avouer que l'homme moderne ne désire pas la démocratie mais bien plutôt une sorte d'oligarchie élue. Il rejoint ainsi Benjamin Constant qui prétendait que les Anciens réclamaient une liberté leur permettant de se consacrer à la politique alors qu'au contraire, pour les Modernes, la liberté doit permettre à l'individu de se replier dans la sphère privée. «De là vient (...) la nécessité du système représentatif», conclura Benjamin Constant[28]. Il existe pourtant à l'heure actuelle de nombreux groupes de pression (communautaires, de jeunes, syndicats, etc.) et même ce qu'il est convenu d'appeler de «simples» citoyens qui exigent que le pouvoir politique qu'ils auraient «délégué» leur soit restitué. On leur répond que la démocratie représentative est justement une façon pour le peuple d'exercer le pouvoir. Cette utilisation frauduleuse du mot «démocratie» fait partie d'une opération de contrôle de la pensée digne d'un monde orwellien dans lequel le but de la langue officielle *novlangue* «était, non seulement de fournir un mode d'expression aux idées générales et aux habitudes mentales (...) mais de rendre impossible tout autre

27. G. Sartori, *The Theory of Democracy Revisited*, Chatham, NJ : Chatham House, 1987, p. 279. (Traduit et souligné par nous.) D'autres auteurs pensent également qu'il ne faut pas chercher à comparer la démocratie antique et la démocratie moderne. Voir par exemple Claude Imbert, «Apories démocratiques», dans Collectif, *L'Interrogation...*, p. 136-137.
28. Benjamin Constant, *De l'esprit de conquête et de l'usurpation*, Paris, Flammarion, 1986, pp. 288-289.

mode de pensée[29]». Tout comme on disait «la guerre c'est la paix», dans le roman *1984*, on répète aujourd'hui qu'«en démocratie, c'est le peuple qui dirige». L'utilisation du mot «démocratie» fait donc partie d'une vaste opération menée pour obtenir ce que certains ont appelé «l'élaboration du consentement» ou encore «la fabrication du consentement[30]».

Au Rwanda, les écoliers et les travailleurs devaient chanter, tous les matins : «La démocratie a sauvé le Rwanda, la démocratie nous a apporté la paix et l'unité. Démocratie, que tu es belle![31]». On retrouve les mêmes louanges dans les manuels scolaires aux États-Unis : «Dans notre pays, le pouvoir politique est le reflet de la volonté du peuple dans son ensemble et non pas de la volonté d'un petit nombre au sommet[32]». Pourtant, l'utilisation à outrance du mot «démocratie» ne doit pas nous faire oublier qu'«étymologiquement parlant, il faut bien convenir de l'inexistence d'une telle forme de gouvernement au sens strict du terme[33]». Il n'en résulte pas nécessairement une situation invivable. Noam Chomsky, un des critiques les plus virulents de la politique américaine, n'hésite pas à dire clairement que «les États-Unis constituent probablement une société plus libre et plus ouverte que n'importe quelle autre au monde[34]».

29. George Orwell, *1984*, Paris, Gallimard (coll. : Folio n° 822), 1950, p. 422.
30. La première expression est du journaliste et commentateur politique américain Walter Lippman, la deuxième d'Edward Bernays qui œuvre dans l'industrie des relations publiques. Elles sont toutes deux reprises par Noam Chomsky, *Idéologie et pouvoir*, Bruxelles, EPO, 1991, p. 121 et Noam Chomsky, «The manufacture of consent», dans Dimitrios Roussopoulos (dir.), *The Anarchist Papers*, Montréal, Black Rose Books, 1986, p. 105-106. Il ne faut pas croire que le consentement est le produit d'un complot. Galbraith a montré dans *La république des satisfaits* que ceux qui participent et qui acceptent les règles du jeu politique sont ceux qui en profitent. Aux États-Unis, par exemple, les couches les plus pauvres ne votent pratiquement pas. En fait, l'utilisation du mot «démocratie» sert d'auto-gratification pour les classes moyennes et supérieures. Il y a cinq cents ans déjà, La Boétie nous apprenait que chacun tire avantage d'un système fondé sur la servitude (Étienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, GF-Flammarion, 1983, 220 p.).
31. Slogan imposé par le général Habyalimana, ancien président du Rwanda arrivé au pouvoir par coup d'État militaire le 5 juillet 1993 et assassiné en 1994.
32. Tiré d'un manuel scolaire publié par le gouvernement et cité par Daniel Hellinger & Dennis R. Judd, *The Democratic...*, p. 2. (Traduit par nous)
33. Guy Hermet, *Culture...*, p. 21.
34. Noam Chomsky, *Idéologie...*, 1991, p. 108.

Mais il dit aussi que

> L'usage actuel du terme «démocratie» dans la rhétorique des États-Unis, fait référence à un système de gouvernement dans lequel des éléments de l'élite, basés sur le monde des affaires, contrôlent l'État grâce à leur position dominante tandis que la population observe passivement. (...) Corrélativement, la participation populaire dans le processus de décision politique est considérée comme une menace sérieuse. Non pas comme un pas vers la démocratie, mais plutôt comme une «crise de la démocratie[35].

Dans une société comme la nôtre où la violence est illégitime, la lutte passe par les mots. La philosophie politique a pour rôle de clarifier les concepts pour clarifier les enjeux. Nommer démocratie une oligarchie relève tout autant du mensonge que de la manipulation politique. Emmanuel Terray disait «qu'il est des mots qu'il ne faut pas laisser à l'adversaire, et celui de "démocratie" en est le meilleur exemple[36]». Maintenant que l'idéal démocratique règne en maître absolu tant sur la scène politique que dans le monde des idées, il importe plus que jamais de questionner cet idéal pour découvrir les intérêts particuliers qu'il dissimule mais aussi pour savoir s'il est possible de le vivre pleinement. Ceux qui pensent **le** et **la** politique doivent aujourd'hui choisir leur camp. Il n'y a pas de place pour les discours neutres.

Francis Dupuis-Déri

Bibliographie

Bélanger, André-J., «La démocratie libérale comme règle du jeu», dans Boismenu, Gérard, Hamel, Pierre, Labica, Georges (dir.), *Les formes modernes de la démocratie*, Montréal, L'Harmattan/ Presses de l'Université de Montréal (coll. : Tendances actuelles), 1992.

Bernard, André, *La Politique au Canada et au Québec*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977.

35. *Ibid.*, p. 8-9.
36. Emmanuel Terray, *Le troisième jour du communisme*, Arles, Actes Sud (coll. : Positions), 1992, p. 85.

Birch, Anthony H., *The Concepts and Theories of Modern Democracy*, New York, Routledge, 1993.

Birnbaum, Pierre, *Dimensions du pouvoir*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.

Bobbio, Norberto, *Liberalism & Democracy*, New York, Verso, 1990.

Boétie, Étienne de la, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, GF-Flammarion, 1983.

Braud, Philippe, *Le suffrage universel contre la démocratie*, Paris, Presses universitaires de France, 1980.

Burdeau, Georges, *La démocratie*, Paris, Éd. du Seuil (coll. : Points politique # 1), 1956.

Chomsky, Noam, «The manufacture of consent», dans Roussopoulos, Dimitrios (dir.), *The Anarchist Papers*, Montréal, Black Rose Books, 1986.

Chomsky, Noam, *Idéologie et pouvoir*, Bruxelles, EPO, 1991.

Cloutier, Edouard, «Représentation politique et représentation statistiqque du peuple», dans *Politique*, n° 9, hiver 86.

Constant, Benjamin, *De l'esprit de conquête et de l'usurpation*, Paris, Flammarion, 1986.

Dahl, Robert A., *Democracy and Its Critics*, États-Unis, Yale University Press, 1989.

Ehrenberg, Victor, «Origins of Democracy», *Historia*, band 1, 1950.

Eschyle, *Théâtre complet*, Paris, GF-Flammarion, 1964.

Finley, Moses I., *Démocratie antique et démocratie moderne*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1976.

Fukuyama, Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992.

Goulemont, Jean Marie, «Comment réinventer la démocratie : l'expérience du XVIIIe siècle», Collectif, *L'interrogation démocratique*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1987.

Heidegger, Martin Heidegger, *Lettres sur l'humanisme*, Paris, Aubier, 1964.

Hellinger, Daniel & Judd, Dennis R., *The Democratic Facade*, Californie, Brooks/Cole Publishing Company, 1991.

Hentsch, Thierry, *Introduction aux fondements du politique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1993.

Hermet, Guy, *Culture et démocratie*, Paris, Albin Michel/UNESCO, 1993.

Imbert, Claude, «Apories démocratiques», dans Collectif, *L'Interrogation...*

Issawi, Charles, «European Loan-Words in Contemporary Arabic Writing : A Case Study in Modernization», *Middle Eastern Studies*, 3, 1967.

Lewis, Bernard, *Le retour de l'Islam*, Paris, Gallimard (coll. Folio histoire n°54), 1985.

Macpherson, Crawford B., *Principes et limites de la démocratie libérale*, Montréal, La Découverte/Boréal, 1985.

Manent, Pierre, *Tocqueville et la nature de la démocratie*, Paris, Fayard (coll. : L'esprit de la cité), 1993.

Michels, Robert, *Les partis politiques : essai sur les tendances oligarchiques des démocraties*, Paris, Flammarion (coll. : champs n°64), 1971.

Montesquieu, *L'Esprit des lois*, Paris, Larousse (coll. : Classiques), 1971.

Nietzsche, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, Paris, Gallimard (coll. : Folio essais n°88), 1974.

Nietzsche, Friedrich, *Aurore*, Paris, Gallimard (coll. : Folio essais n°119), 1980.

Nietzsche, Friedrich, *Humain, trop humain T. I*, Paris, Gallimard, (coll. : Folio essais n°77), 1988.

Orwell, George, *1984*, Paris, Gallimard (coll. : Folio n° 822), 1950.

Ostrogorski, Moisei, *La démocratie et les partis politiques*, Paris, du Seuil (coll. : Points politique n°100), 1979.

Pomian, Krzysztof Pomian, «L'État et la démocratie», dans Collectif, *L'Interrogation...*

Resnick, Philip, *The Masks of Proteus : Critical Reflections on the Canadian and Modern State*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989, chapitre 1.

Resnick, Philip, «*Isonomia, Isegoria, Isomoiria* and Democracy at the Global Level», *Praxis International*, 12 : 1, avril 1992.

Revel, Jean-François, *Le regain démocratique*, Paris, Fayard (coll. : Pluriel), 1992.

Sartori, G., *The Theory of Democracy Revisited*, Chatham, NJ : Chatham House, 1987.

Spinoza, *Traité Théologico-politique*. Paris, GF-Flammarion, 1965.

Steiner, Georges, *Martin Heidegger*, Paris, Champs/Flammarion, 1981.

Terray, Emmanuel, *Le troisième jour du communisme*, Arles, Actes Sud (coll. : Positions), 1992.

Tocqueville, Alexis de, *De la démocratie en Amérique T. I*, Paris, Gallimard (coll. : Folio histoire n° 12), 1961.